

LE MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 22 août 1885

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-nous, par Léon Ledieu. — Poésie, par André Lemoine. — Clara Dumont, par Stanislas Côté. — Littérature nouvelle. — Le mois d'août. — La Portense de Pain (suite). — Pique-nique — Un conseil par semaine. — Le général de Courcy. — Nos primes : Liste des réclamants du dernier tirage. — Rébus — Choses et autres. — Les moissons.

GRAVURES : Portrait du juge Richardson, qui a condamné Riel. — Portrait du général de Courcy — Chine : Un faubourg de Pékin — Le mois d'août. — Gravure du feuilleton. — Rébus.

ENTRE-NOUS

DARBLEU ! en voici bien d'une autre !

Comment ! au moment où tous, nous sommes unis pour demander la grâce de Riel, sans nous occuper de nos opinions politiques ou religieuses ; au moment où un cri de pitié et de clémence se fait entendre partout, voici des polissons qui ont l'aplomb de faire des menaces si on ne pend pas un pauvre Métis.

Ah ! c'est trop fort, par exemple !

Des menaces ! vous osez faire des menaces ! vous osez prédire une guerre de race si on ne se sert pas de la corde que vous avez filée pour faire un mauvais coup, afin de satisfaire des haines injustifiables.

Et ce sont les orangistes de Toronto qui osent parler ainsi !

Si Riel est pardonné, disent-ils, par sir John Macdonald, à la demande des Canadiens-Français, il s'apercevra bientôt que pour un ami il se sera fait cent ennemis, et il hâtera une guerre de race qui est inévitable.

Tout cela ne doit pas être bien sérieux, et en admettant même que cela le fut, je crois que tous les Canadiens resteront calmes jusqu'au moment où, comme disait le premier Charrette, il s'agira d'invoquer "Notre-Dame de Tappe Dur !"

Et alors, gare aux coups !

* * *

Avez-vous jamais compris qu'on fut Orangiste ?

Car enfin, que diable cela signifie-t-il de venir se réjouir chaque année d'avoir égorgé des catholiques ?

Pour des gens qui se piquent d'avoir une religion pure, très pure, cela me semble pas mal manquer de charité que de se féliciter, au nom de Dieu, d'avoir tué d'autres serviteurs de Dieu.

Comme je n'ai pas l'habitude de mâcher les mots, je dirai que ce système de fête est tout simplement canaille.

Est-ce que nous nous réjouissons, nous, catholiques, de la Saint-Barthélemy ? Est-ce que nous avons institué une fête pour cet anniversaire ?

On dit pour expliquer leur conduite, sinon pour les excuser, que ce sont des fanatiques.

Fanatiques, évidemment, mais fanatiques dangereux, qu'il faudra un jour ou l'autre mettre à la raison. Et ce jour-là, ce sera encore "Notre-Dame de Tappe dur" qu'il faudra invoquer.

* * *

Riel ! Riel !

Que de bruit autour de ce nom, que d'éloquence aussi, que de nobles idées, de beaux sentiments ce nom a provoqués, au nom de la justice, de la liberté, de la Patrie !

O mes amis, que vous devez donc être fiers, après cent vingt ans de séparation, de sentir couler dans vos veines ce sang si pur, si noble, si généreux que vous a donné la France !

C'est aux jours d'épreuves, aux grands jours de malheur que l'on sent que vous êtes vraiment les fils de cette belle terre, que l'on nomme France.

Quand j'ai entendu, dimanche, la voix ardente, patriotique, passionnée de M. Lemieux, l'un des défenseurs de Riel, vraiment, j'ai senti un frisson courir dans tout mon être et je me suis relevé plus fier, plus fort, plus vaillant, embrasé par les accents

inspirés par un grand cœur et qui sortaient d'une bouche si éloquente.

Oubliant le sujet qui se discutait, oubliant Riel, ne me souvenant plus des Métis, ni du Nord-Ouest, vingt fois j'ai été tenté de crier : "Vive la France !"

Oui ! j'étais fier de ce vaillant qui disait, carrément et sans ambage, toute sa pensée et qui vidait son cœur en donnant toute son âme.

* * *

Plus tard, on se souviendra, j'espère, des noms des hommes de cœur qui se sont mis à la tête du mouvement en faveur de Riel.

J'ai écrit : j'espère, non, je raie ce mot et je dis j'en suis sûr, car les Canadiens ont la mémoire du cœur.

Donc, souvenons-nous de ces noms, L. O. David, le patriote désintéressé, qui va droit au but, sans calculer et sans jamais regarder en arrière.

Chs de Lorimier, le neveu du brave de 1837.

Chs Champagne, le prisonnier de Woosley, ce général Boum Boum de l'Angleterre.

Georges Duhamel, ce vaillant jeune avocat, qui se donne tout entier à la belle cause qu'il défend. L'hon. R. Laflamme, un vétéran de la lutte.

Et Lemieux, Fitzpatrick, le Dr Marcil, A. Christin, St-Pierre.....tous ceux enfin qui combattent le bon combat.

Ils sont conservateurs, libéraux, castors, qu'importe ! Ce sont des gens de cœur.

* * *

Je vous ai donné dans un numéro précédent les noms des jurés qui ont joué la comédie sinistre de Regina, et aujourd'hui LE MONDE ILLUSTRÉ publie le portrait de Richardson, l'illustre juge du Nord-Ouest.

S'il est bon de connaître les noms des hommes qui ont joué un triste rôle dans l'histoire contemporaine, il n'est pas mauvais d'avoir aussi sous les yeux les traits d'un juge qui a commis tant d'illégalités.

Eh bien ! le voilà tel qu'il est, cet employé ministériel, dont on parle tant depuis deux mois.

Né à Londres en 1826, il émigra au Canada avec sa famille vers 1840. Reçu avocat en 1847, il pratiqua pendant plusieurs années dans la province d'Ontario.

Il fut nommé, en 1872, à une haute situation dans le département de la justice, à Ottawa, position qu'il occupa jusqu'à sa nomination au poste de magistrat du Nord-Ouest, avec résidence à Regina.

Comme on le sait, l'impartialité n'est pas le fort du juge Richardson.

Les plus importantes questions de droit soulevées par les avocats de la défense ont été, par lui, décidées avec une rapidité de jugement significative.

Je ne vous souhaite pas d'avoir affaire à cet intègre magistrat.

* * *

Si je n'ai pas encore parlé de la fermeture de bonne heure, c'est que j'ai vu que les lectrices et les lecteurs du *Monde Illustré*, n'avaient nul besoin d'être stimulés pour commettre une bonne action.

Des appels nombreux ont du reste été faits dans la presse quotidienne, et je ne parlerai du mouvement que pour encourager le public à persévérer dans la campagne qu'il a entreprise contre les retardataires.

La fermeture de bonne heure est, comme le dit mon collègue Gagnépetit, une question nationale, une question humanitaire qui intéresse tous les citoyens et qui doit toucher le cœur de toutes les mères.

Voyons, madame, vous qui tenez cet enfant sur vos genoux, vous qui passez vos nuits à son chevet, à la moindre indisposition, vous qui lui sacrifiez votre santé et votre vie pour en faire un homme fort, courageux et instruit si possible, savez-vous ce qu'il deviendra si la fortune vous est contraire et s'il doit comme tant d'autres travailler au sortir de l'école ? Eh bien ! il s'en ira dans une de ces cavernes où l'on gèle l'hiver, où l'on brûle l'été, travailler pendant quelques heures et bailler aux corneilles tout le reste du jour et cela de huit heures du matin à onze heures du soir.

L'enfant était intelligent, quelques heures d'études pendant la semaine auraient développé cette

intelligence, il aurait pu comme tant d'autres de ses camarades des pays étrangers, sortir de sa sphère étroite, pour devenir quelqu'un, quelque chose, mais il ne le pourra pas, parce que M. X... ou M. Z... a jugé qu'il était indispensable de vendre un rouleau de fil après huit heures du soir.

* * *

Et vous, jeune fille, qui, ne connaissant rien de la vie, entrez gaiement dans ce magasin réprouvé, qui tient ses portes ouvertes après huit heures, que faites-vous ? Vous achetez ce colifichet qui vous tente, qui sourit à votre coquetterie, vous vous rendez coupable d'une mauvaise action en soutenant ce marchand égoïste et sans cœur.

Tenez, regardez bien en face cette jeune fille qui vous sert ; elle est jeune comme vous, comme vous elle a besoin d'air et de repos, comme vous elle a une famille qu'elle aime et quelqu'un qui n'est pas de sa famille, qu'elle aime encore plus ; et par vous elle est tenue quinze heures, debout, dans ce magasin qui, en échange d'un morceau de pain, lui prend sa santé, ses forces et son cœur.

Pitié pour ces travailleurs, mademoiselle, soyez charitable, d'une charité facile et peu coûteuse, n'achetez pas dans la soirée.

* * *

Et vous, jeune homme, qui avez le travail facile, que le sort a favorisé, qui quittez vos occupations à six heures et jouissez largement de tout ce que la vie a de bon, de grand et de noble, venez en aide à vos malheureux collègues.

Je sais bien que la promenade du soir est grandement favorisée par l'ouverture des magasins, et que cette promenade vous est douce par les agréments qu'elle vous procure. Qu'est-ce que cela auprès d'une bonne action ?

Lorsque l'âge et la famille seront venus, prenez garde de ne pas être puni de cet égoïsme. Qui sait si votre fils, ou même votre fille, ce qui serait encore plus dure et plus pénible, ne seront pas jetés par la force des choses dans un de ces magasins dévorant plus de jeunes âmes que le Moloch Carthaginois !

Allons, que notre population Montréalaise, qui n'a jamais refusé son aide aux malheureux qui ont fait appel à sa charité, continue son œuvre et qu'elle fasse fermer les magasins des marchands qui n'ont pas compris la nécessité et la grandeur de la fermeture à bonne heure.

* * *

Le dernier courrier de Paris nous donne le récit d'une aventure dont je ne garantis pas l'authenticité, car la chose me paraît un peu trop raide, pour y ajouter foi de prime abord.

Une parisienne, qui avait l'habitude de prendre des bains dans lesquels entraient une foule de compositions destinées à rendre la peau plus blanche, fut saisi d'horreur un beau matin en se regardant dans un miroir.

Elle était noire, mais noire comme la négresse la plus sombre.

Elle envoya chercher un médecin qui se mit à rire et lui dit :

— Madame, vous n'êtes pas malade ; vous êtes un produit chimique. Vous n'êtes plus une femme, mais un sulfure. Il ne s'agit pas de traitement médical, mais d'obtenir une simple réaction chimique. Je vais vous ordonner de prendre un bain d'acide sulfurique étendu d'eau. L'acide aura l'honneur de se combiner avec vous et d'enlever le soufre et le métal qui vous incommode et formera un sulfate. Quant au précipité il consistera en une jolie femme aussi blanche que vous êtes noire en ce moment.

LEON LEDIEU.

Qui montre trop souvent sa bourse, s'expose à ce qu'on la lui emprunte. — JEAN GRANGE.

Le chagrin lui-même est injuste.

Dans les inévitables séparations de la vie, il fait couler chez les uns de douces larmes qui les font passer pour des âmes sensibles et tendres. Au contraire, il paralyse la sensibilité extérieure chez d'autres que l'on traite de cœur de pierre ; mais il les ronge à son heure, en dedans.